

théâtre des treize vents

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON

MONTPELLIER

HUIS CLOS

de Jean-Paul Sartre
Mise en scène de Michel Raskine



Production La Salamandre
Théâtre National de la Région Nord-Pas-de-Calais

HUIS CLOS

de Jean-Paul Sartre

Mise en scène :
Michel Raskine

Décor :
Antoine Dervaux

Costumes :
Odile Voyer

Lumières :
Joël Pitte

Son :
Didier Torz

Coiffures et maquillages :
Sylvie Vanhelle

Assistante à la mise en scène :
Vérène Corcos

Avec :
Arno Feffer *Le Garçon*
Marie-Guittier *Inès Serrano*
Marie-Christine Orry *Estelle Rigault*
Christian Drillaud *Joseph Garcin*

Un spectacle de La Salamandre
Théâtre National de la Région Nord/Pas-de-Calais

Découvrir Huis clos ?

"Ma découverte de *Huis clos* est récente. Je savais de la pièce ce qu'on en connaît généralement : qu'elle se passe en Enfer, que "l'enfer, c'est les Autres", que le décor est un salon bourgeois avec un bronze de Barbedienne sur une cheminée, etc... Mais je ne l'avais jamais lue, ni vu jouer. Pour moi, le texte était donc resté "protégé" de la masse des exégèses et des mises en scène : il avait échappé à cette "usure" qui guette parfois les pièces célèbres.

A la toute première lecture, ce qui m'a frappé, ce sont d'abord des détails qui me semblaient incongrus dans cet univers réputé philosophique : Estelle déclarant à Garcin : "c'est pour ta bouche, pour ta voix, pour tes cheveux que je t'aime" et vantant sa propre chevelure : "j'ai des cheveux d'or", Inès parlant des "grosses mains d'homme" de Garcin. Des détails anatomiques en somme, qui révélaient *Huis clos* comme une pièce extrêmement concrète, où la confrontation des corps est essentielle. Certaines métaphores m'étonnaient par leur densité. Cette évocation de la vie sur terre, par exemple : "Nous, nous battions des paupières. Un clin d'oeil, ça s'appelait. Un petit éclair noir, un rideau qui tombe et qui se relève : la coupure est faite ; l'oeil s'humecte, le monde s'anéantit". Une phrase mystérieuse, qui est comme un résumé incandescent du monde et du théâtre.

Une des idées reçues sur *Huis clos*, c'est que les personnages ne s'y font du mal qu'avec les mots. J'ai découvert avec surprise qu'ils se touchent, qu'ils s'empoignent, qu'ils s'agrippent, qu'ils s'évanouissent, qu'ils se caressent, qu'ils s'enlacent, qu'ils s'embrassent... Ils sont morts, mais n'ont rien de désincarné. Et il règne entre eux un trouble sensuel constant : leur convoitise sexuelle n'est jamais en repos, leur désir de prendre le pouvoir sur le corps de l'autre est acharné. Vision curieuse de l'immortalité des corps...

Pourtant, Estelle et Garcin pleurent sans larmes (ils ont des crises de "sanglots secs") et il est impossible à Inès de se suicider : comme si la mort interdisait certaines manifestations physiologiques, mais pas d'autres. Sartre, là-dessus, est un peu incohérent, mais c'est loin d'être gênant : ce flottement apporte à la pièce une tonalité fantastique. A cette étrangeté appartient aussi le personnage du Garçon, qu'on peut rapprocher, je crois, de l'enfant *d'En attendant Godot*. Comme lui il vient d'ailleurs, avec sa "neutralité suspecte", inquiétant et malin. C'est un peu un ange, bien qu'il soit paradoxal de parler d'un ange en enfer...

Il existe une autre ressemblance entre *Huis clos* et *Godot* : ce sont deux pièces qui, depuis leur création, n'ont jamais cessé d'être jouées et célébrées, partout dans le monde, si bien qu'elles nous parviennent déjà à travers une tradition. Une tradition floue et implicite, sur laquelle il est difficile de prendre un véritable recul, l'état de la société, l'état des mœurs n'ayant pas assez changé depuis la mort de leurs auteurs. Je pense en effet que les personnalités puissantes de Sartre et de Beckett ont exercé, volontairement ou involontairement, une sorte d'intimidation sur leurs interprètes.

On entend souvent dire que l'écriture de *Huis clos* est conventionnelle. Il est vrai que les emprunts au vaudeville y sont nombreux, mais ils sont revendiqués avec humour. Les personnages nous sont d'abord présentés comme des archétypes : Garcin arbore sa virilité, celle du héros qu'il prétend être, et Estelle sa mondanité, d'une façon assez caricaturale. Mais les masques finissent par tomber et les salauds doivent "passer à la caisse". Là se situe la noirceur de la pièce : au point où la vérité s'avoue, où les personnages doivent accepter de se dévoiler. Alors les archétypes puissamment dessinés volent en éclats et ces criminels accèdent même à une certaine grandeur : Estelle, par exemple, révèle tout à coup une gravité et une profondeur inattendues. C'est elle qui subit de la part des deux autres la torture la plus violente. Elle sort pourtant de cet épisode, calme et forte, comme "lavée". Planter un personnage, le mettre en scène, puis le faire exploser, c'est ce que permet la forme relativement classique qu'utilise Sartre. En cela, cette forme me convient.

J'ai été captivé par ces personnages, par leur santé, par leur énergie : ils ne renoncent jamais à se battre, avec acharnement. Pas pour leur survie, puisqu'elle leur est acquise, mais pour maintenir leur intégrité de personne, pour préserver leur unité.

La description que fait Sartre de tous ces grands et petits combats par lesquels l'individu tente de se conserver entier dans le rapport aux autres est très belle. C'est, bien sûr, un thème philosophique, mais il n'est jamais présent dans la pièce de manière didactique ou ennuyeuse.

De plus, il fait écho à ce que nous vivons aujourd'hui : dans une société où les individus sont sans cesse obligés de se positionner et de se repositionner par rapport aux miroirs qu'on leur tend, et aux images qu'ils doivent renvoyer, le thème sartrien du regard ne perd aucunement sa pertinence... L'univers de *Huis clos* n'est pas étranger au nôtre. Sartre décrit un monde où les individualismes sont au premier plan, parce qu'il n'y a pas grand chose d'autre à faire que de se débrouiller tout seul. Inès, Garcin, Estelle ne sont pas - ou plus - reliés à l'histoire du monde. Ils n'existent que pour eux mêmes. Ils sont seuls. D'où ce mélange de désespoir et de vitalité qui les caractérise.

Sartre ne traite pas de thèmes abstraits, il pose des questions très concrètes : que faire de sa peau ? Qu'est-ce que c'est, mentir aux autres ? Comment séduire les autres ? Qu'est-ce que l'attirance sexuelle ? Pourquoi désirer qui ne vous désire pas ? La force de *Huis clos*, c'est l'adéquation entre la réflexion de Sartre et la forme dans laquelle il a choisi de l'exprimer. Car ce sont les questions mêmes du théâtre : qu'est-ce que le mensonge ? Pourquoi prendre un masque ? Des masques ? Qu'est-ce que le jeu des rôles ? Où est le faux ? Où est l'authentique ? C'est ce condensé vertigineux du monde et du théâtre qui m'a séduit dans la pièce."

Michel Raskine

Propos recueillis par Anne-Françoise Benhamou

Février 1991

Sa mort nous sépare.
Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi ;
il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder.

Simone de Beauvoir,
LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX.

Vie

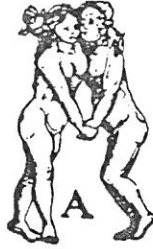
Jusque-là je me préparais à vivre : chaque instant, chaque événement m'effleurait sans me vieillir, il s'agissait toujours de répétitions avant la pièce. Et puis voilà que je jouais la pièce, tout ce que je faisais désormais était fait *avec ma vie*, je ne pouvais pas reprendre mes coups, tout s'inscrivait dans cette existence étroite et courte. Chaque événement arrivait du dehors dans ma vie et puis tout d'un coup il devenait ma vie, ma vie était faite avec ça. (...)

Ce que je sentais obscurément, c'est qu'on ne peut pas prendre de point de vue sur sa vie pendant qu'on la vit, elle vient sur vous par-derrière et on se trouve dedans. Et pourtant si on se retourne, on constate qu'on est responsable de ce qu'on a vécu et

que c'est irrémédiable. Je me sentais très fortement engagé dans une voie qui allait en se rétrécissant, je sentais qu'à chaque pas je perdais une de mes possibilités, comme on perd ses cheveux. Les cheveux, à propos, je commençais à les perdre - ça s'est arrêté depuis ou poursuivi sur un rythme plus lent. Lorsque je m'en aperçus - ou plutôt lorsque le Castor, au trou de Bozouls, s'en aperçut dans un cri - ce fut un désastre symbolique pour moi. Je restais à peu près insensible à l'idée de la mort. Mais par contre, tout ce que le vieillissement peut avoir d'irrémédiable et de tragique, je le dégustai vers cette époque-là. Et, pendant longtemps, je me suis malaxé la tête devant des glaces, l'enchauffement devenait pour moi le signe tangible du vieillissement. Bref j'ai supporté aussi mal que possible le passage à l'âge d'homme. A trente-deux ans, je me sentais vieux comme un monde. Comme elle était loin cette vie de grand homme que je m'étais promise.

— LES CARNETS DE LA DRÔLE DE GUERRE —
30 novembre 1939.

Jean-Paul Sartre



— A M O U R —

27 octobre 1939

Tout ce que je pense ou sens ou écris c'est pour vous. Même mon carnet ou mon roman qui seront destinés aux gens, c'est d'abord à vous qu'ils sont et à travers vous, seulement, aux autres. Vous êtes comme l'objectivité de ce monde qui m'entoure, qui sans cela serait seulement le mien - et qui est le nôtre. Vous êtes tout le temps là. Et puis vous n'êtes pas que ça, vous êtes aussi ce maigre petit Hindou à turban que j'aimerais tant serrer dans mes bras.

Mobilisé dès le début de la «Drôle de guerre»,
Sartre écrit quotidiennement
à Simone de Beauvoir.



C'est ma chair seule qui sait trouver le chemin de la chair d'autrui, et je porte ma chair contre sa chair pour l'éveiller au sens de la chair. Dans la caresse en effet, lorsque je glisse lentement ma main inerte contre le flanc de l'Autre, je lui fais tâter ma chair et c'est ce qu'il ne peut faire, lui-même, qu'en se rendant inerte: le frisson de plaisir qui le parcourt est alors l'éveil de sa conscience de chair. Etendre ma main, l'écartier ou la serrer, c'est redevenir corps en acte ; mais du même coup c'est faire s'évanouir ma main comme chair. La laisser couler insensiblement le long de son corps, la réduire à un doux frôlement presque dénué de sens, à une pure existence, à une pure matière un peu soyeuse, un peu satinée, un peu rêche, c'est renoncer pour soi-même à être celui qui établit les repères et déploie les distances, c'est se faire muqueuse pure. A ce moment, la communion du désir est réalisée: chaque conscience, en s'incarnant, a réalisé l'incarnation de l'autre, chaque trouble a fait naître le trouble de l'autre et s'en est accru d'autant. Par chaque caresse, je sens ma propre chair et la chair de l'autre à travers ma propre chair et j'ai conscience que cette chair que je sens et m'approprie par ma chair est chair-sentie-par-l'autre.

— L'ÊTRE ET LE NÉANT —

Jean-Paul Sartre

Dieu

Un jour, je remis à l'Instructeur une composition française sur la Passion ; elle avait fait les délices de ma famille, ma mère l'avait recopiée de sa main. Elle n'obtint que la médaille d'argent. Cette déception m'enfonça dans l'impiété. (...)

Pendant plusieurs années encore, j'entretins des relations publiques avec le Tout-Puissant ; dans le privé, je cessai de le fréquenter. Une seule fois, j'eus le sentiment qu'Il existait. J'avais joué avec des allumettes et brûlé un petit tapis ; j'étais en train de maquiller mon forfait quand soudain Dieu me vit, je sentis Son regard à l'intérieur de ma tête et sur mes mains ; je tournoyai dans la salle de bains, horriblement visible, une cible vivante. L'indignation me sauva : je me mis en fureur contre une indiscretion si grossière, je blasphémai, je murmurai comme mon grand-père : "Sacré nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu". Il ne me regarda plus jamais.

- LES MOTS -



Dès qu'un homme surgit dans le monde, les trous, les crevasses, toutes les excavations qui l'entourent deviennent humaines. Le monde est un royaume de trous. Je vois en effet que le trou est lié au refus, à la négation et au Néant. Le trou, c'est d'abord ce qui *n'est pas*. Cette fonction néantisante du trou est révélée par des expressions vulgaires qu'on entend ici telles que : "trou du cul sans fesses", ce qui signifie : néant. Traiter un adversaire de trou du cul sans fesses c'est l'anéantir, en faire un néant de sottise, un zéro. Car naturellement, dans l'imagerie populaire, les fesses forment les bords de l'anus. Je remarque aussi que les esprits sont taquinés par l'idée du *fond* du trou. On parle de "puits de bêtise" et de bêtise sans fond. Ici il y a une ambiguïté séduisante, une sorte de chatoiement du fini et de l'infini : en chaque trou on veut trouver le fond - puisqu'il a des bords - mais d'un autre côté le Néant est un infini puisqu'il ne saurait être borné que par lui-même. Il y a donc une attirance du Néant, attirance ambiguë. (...)

Naturellement, l'attirance pour le trou s'accompagne de répulsion et d'angoisse. Mais le néant du trou est coloré : c'est un néant *noir*, ce qui fait ici intervenir une autre nature, une autre catégorie cardinale : la Nuit. La nature du trou est nocturne. C'est ce qui lui confère son caractère louche, mystérieux et sacré. Et précisément parce qu'il est nocturne, il recèle. Les trous du jour sont des crevés de nuit. Au fond de la nuit il y a *quelque chose*. Le trou est sacré parce qu'il recèle. Il est par ailleurs l'occasion d'un contact avec ce qu'on ne voit pas. La situation particulière de l'homme qui fouille dans un trou, c'est que ses mains rencontrent des ennemis que ses yeux ne peuvent pas voir. Ses yeux sont encore dans le royaume de la lumière mais toute une part aveugle de lui-même est déjà descendue dans les enfers.

PRESSE

L'enfer, c'est l'amour

"C'est quand je suis en colère
que j'écris pour la scène."

Jean-Paul Sartre.

Simple comme l'oeuf de Colomb et aussi solide à l'épreuve, l'idée de Michel Raskine, c'est de jouer concrètement ce qui est dit. Tout le vocabulaire de la sensualité est joué, avec ses frustrations et ses dégoûts. Ils ne sont pas propres, ces morts bien vivants, d'ailleurs, leur mort n'est que changement de nature du temps : perpétuité, pour le faux héros Garcin, pour la féminité futile et criminelle d'Estelle, pour Inès, la déjà damnée par sa condition d'homosexuelle, sans compter celle de prolétaire. Michel Raskine prend le texte à la lettre, dans ses contradictions, dans sa grossière misogynie, dans sa vitalité, aussi, et des petites lueurs de fraternité - en particulier entre Garcin et Inès qui n'ont même pas le répit d'en profiter, trop enfermés dans les images de leur vie antérieure. Les corps racontent, chez ces drôles de morts, de sacrées histoires de peau, et se déshabillent, se déballent, laissant peu à peu leur crasse sur le plateau : la vie, quoi...

Christine Friedel - Révolution

Dans la lignée d'un de ces maîtres en théâtre, Matthias Langhoff, Michel Raskine, ancien assistant de Roger Planchon et de la Salamandre, signe une mise en scène violente, belle, scandaleuse d'un Enfer jamais vu. Interprétation remarquable.

Olivier Schmitt - Le Monde

"Continuons", dit Garcin. Et le rideau tombe. Noir.

Michel Raskine, le metteur en scène et Véréne Corcos, son assistante, ont su poser un regard neuf sur ce "Huis clos" qui, débarrassé de ses prétentions philosophiques, un peu vieillottes aujourd'hui, recèle quelques failles qui ont d'abord trait à la séduction et au sexe. On n'échappe pas au vaudeville qui est d'ailleurs la structure de départ de la pièce. Les trois personnages se font mal par les mots, on s'empoigne physiquement, les corps parlent, chantent et se touchent, Raskine et ses trois comédiens - tous excellents - ont su dépoussiérer le vieux Sartre.

Guy Le Flécher - Nord Matin

Les trois comédiens sont à la mesure de leur rôle, et surtout à la hauteur de la pièce telle que l'a revisitée Michel Raskine, en allant au bout des situations imaginées par Sartre, au bout de ses contradictions enfin. Les personnages sont à la fois caricaturaux et profondément vrais, "humains trop humains" ?...

Isabelle Bordes - Nord Littoral.

CALENDRIER

Représentations à **GRAMMONT**

MAI

Jeudi 21 Mai à 19 h

Vendredi 22, Samedi 23, Mardi 26, Mercredi 27 Mai à 20 h 45

Dimanche 24 Mai à 18 h.

(Durée du spectacle : 1 h 30)

Renseignements et location
au nouveau bureau d'accueil du
Théâtre des Treize Vents
Galerie du Triangle
(niveau bas)

de 13 h à 18 h, du Lundi au Samedi
Jeudi de 13 h à 17 h

Tél : 67.58.08.13.

Service spécial d'autobus les jours de spectacle,
départ : 50 mn avant la représentation
(Square Planchon, rue Maguelone)
retour du spectacle assuré après le spectacle.

Valérie Bousquet
Attachée de Relations Publiques
Théâtre des Treize Vents
Domaine de Grammont - 34000 MONTPELLIER
Tél : 67.64.14.42.

Dès que le spectacle aura commencé nous ne pourrons plus
accueillir de retardataires. Nous le regrettons, mais nous
voulons éviter de troubler l'écoute du public et
la concentration des acteurs.